



On la voyait errer. — Page 287, col. 3.

La même conversation à demi-voix, animée et pleine de gestes, se renouvela. A la suite de cette conversation, Billot et Drouet allèrent chez le maître de poste, ami de ce dernier.

Le maître de poste leur fit seller deux chevaux, et, dix minutes après, Billot galopait sur la route de Reims, et Drouet sur celle de Vitry-le-Français.

ALEXANDRE DUMAS.

La suite au prochain numéro.

ROBERTINE

PAR MADAME DE BAWR.

I

A peu de distance de la ville de Bourges, si l'on quittait la grande route pour prendre un chemin de traverse, qui, depuis quelques années, n'était plus fréquenté que par des charrettes et des piétons, on arrivait à un joli petit village, trop peu étendu pour offrir beaucoup de ressources aux habitants voisins, mais près duquel s'élevait un des plus magnifiques châteaux du Berri. Bâti sur la hauteur, il dominait une plaine fertile où coulait la petite rivière d'Evre, et fixait d'autant plus les regards du voyageur qu'il n'avait pas entièrement perdu l'empreinte de sa grande ancienneté : la façade, d'une architecture moderne, restait flanquée de deux grosses tours gothiques ; et de même, le parc, dont les murs s'étendaient au loin, conservait encore de longues allées d'arbres séculaires, mêlés à de plus jeunes plantations ; en sorte que l'aspect de ce noble manoir avait à la fois quelque chose de majestueux et de riant.

Toutefois, bien que cette belle demeure fût habitée, et qu'elle renfermât de nombreux domestiques occupés à différents services, la porte depuis longtemps ne s'ouvrait pas aux visiteurs, et le plus grand silence y régnait nuit et jour ; car celle

qui l'avait choisie pour y fixer son séjour non-seulement avait rompu sans retour avec le monde, mais elle ne souffrait point qu'aucun bruit, aucun chant joyeux vinssent troubler un moment son éternelle douleur.

Il était cinq heures du soir, et la journée, une des plus chaudes du mois d'août 1802, promettait une soirée ravissante. Deux domestiques en habits gris, car à cette époque il n'existait plus de livrée en France, couvraient de mets exquis une table, sur laquelle ils n'avaient placé qu'un couvert. Un grand homme, à l'œil cave, aux lèvres minces, âgé d'une cinquantaine d'années, et vêtu d'un habit marron leur donnait ses ordres d'un ton impérieux.

Le service terminé, cet homme leur fit signe de sortir. Il ouvrit une porte, traversa un salon, une longue galerie ; puis, arrivé dans une troisième pièce, dont les persiennes et les rideaux étaient fermés avec tant de soin que le jour y pénétrait à peine, il s'avança doucement, et dit d'une voix basse et respectueuse :

— Madame la marquise est servie.

A ces mots, une femme de quarante-cinq ou six ans, vêtue de noir de la tête aux pieds, se leva du canapé sur lequel elle était assise, les bras pendants, la tête baissée, comme absorbée par une peine plus forte que sa raison. Sa taille élevée était pleine de noblesse et de grâce, et, quoique le feu de ses grands yeux noirs parût s'être éteint dans les larmes, son visage pâle et amaigri conservait encore quelques traces d'une grande beauté, et conservait surtout une expression d'orgueil et de supériorité sur ses semblables, que n'adoucisait plus le moindre sourire.

Elle prit lentement le chemin de la salle à manger ; se fit servir par l'homme en habit brun, qui se tenait derrière son fauteuil, de plusieurs mets qu'elle goûtait à peine ; puis enfin, adressant la parole à cet homme, elle lui dit d'une voix douce, et sans le regarder :

— Ne sommes-nous pas aujourd'hui au 13 d'août, Morin ?

— Oui, madame la marquise, répondit celui-ci.

— Mon neveu doit arriver demain.

— Son appartement est préparé, madame la marquise.

— Bien.

Ce dialogue ne se prolongea pas davantage. La marquise se leva, s'approcha de la fenêtre, jeta sur la plaine un regard distrait que ne put fixer une minute la beauté de cette campagne qu'elle admirait tant autrefois, et retourna dans son appartement dont Morin s'empressa de fermer la porte.

Le lendemain matin, en effet, le bruit inaccoutumé d'une voiture se fit entendre dans les cours. Cette voiture était attelée de chevaux de poste, et la poussière dont elle était couverte annonçait qu'elle venait de parcourir une longue route. Un homme, jeune encore, que distinguait une tournure fort élégante, en descendit dès qu'un domestique, placé sur le siège, eut ouvert la portière, et s'avança vers le perron au-devant de Morin, qui venait le recevoir de l'air le plus respectueux et le plus satisfait.

Tous deux entrèrent dans le vestibule et s'arrêtèrent dans un coin obscur :

— Eh bien, mon brave Morin, dit le jeune homme en riant, quoi de nouveau dans le château de la joie ?

— Grâce au ciel, répondit Morin, tout s'y passe comme à l'ordinaire. Bien loin de chercher quelques distractions à sa douleur, bien loin de songer à sortir de Vannoise ou d'y recevoir quelques visites, elle vit plus solitaire et plus triste que jamais.

— C'est ce qu'il nous faut, repris Charles de Saverny (c'était le nom du nouveau venu), je ne souhaite ma fois pas qu'elle entende d'autres voix que la tienne, mon vieux renard, et celle de la digne mademoiselle Aubri. Surtout maintenant, ajouta-t-il, en baissant la voix et regardant autour de lui pour s'assurer que personne ne les avait suivis, surtout maintenant que les circon-